



Semen

Revue de sémio-linguistique des textes et discours

32 | 2011

**Épistémologie et éthique de la valeur. du sémiotique
au rhétorique (et retour)**

Valeur et variation, sémiologie et rhétorique

Sémir Badir



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/semen/9333>

DOI : [10.4000/semen.9333](https://doi.org/10.4000/semen.9333)

ISBN : 978-2-84867-328-8

ISSN : 1957-780X

Éditeur

Presses universitaires de Franche-Comté

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2011

Pagination : 11-33

ISSN : 0761-2990

Ce document vous est offert par Université de Liège



Référence électronique

Sémir Badir, « Valeur et variation, sémiologie et rhétorique », *Semen* [En ligne], 32 | 2011, mis en ligne le 01 octobre 2011, consulté le 08 février 2021. URL : <http://journals.openedition.org/semen/9333> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/semen.9333>

Ce document a été généré automatiquement le 8 février 2021.

© Presses universitaires de Franche-Comté

Valeur et variation, sémiologie et rhétorique

Sémir Badir

1. Problématique

- 1 Au cours d'une vie de lecteur, certains passages de livres s'inscrivent d'autant mieux dans la mémoire qu'ils ordonnent le monde et en établissent les frontières. L'esprit peut circuler heureusement au sein d'un monde si bien défini jusqu'à ce que, lassé peut-être par des paysages trop fréquentés, il s'inquiète de savoir ce qu'il reste à découvrir par delà. Débute une aventure où les frontières connues vont devenir à la fois enjeu et obstacle. Que contiennent-elles, et pourquoi ? Sont-elles légitimes ? Le passage suivant, extrait du *Précis de sémiotique générale* de Jean-Marie Klinkenberg¹, a longtemps gardé, dans mon esprit, les frontières du système sémiotique. Je l'expose aujourd'hui pour le soutenir et l'abolir tout à la fois, dans un geste paradoxal, ainsi qu'on pourra le constater dans les pages qui suivent.

Le rhétorique apparaît ainsi comme une partie créative du système sémiotique : celle qui permet de faire évoluer celui-ci par la production de nouvelles relations entre unités et dès lors par la production de nouvelles unités. Elle est donc un élément moteur, qui se situe en un endroit privilégié : à la frontière, toujours mobile, tracée par les règles du système. Un système, pour rester dynamique, doit en effet toujours comporter un composant évolutif (Klinkenberg 1996a : 282).

- 2 La frontière établie ici concerne la sémiotique et la rhétorique. À prêter foi à la présentation qu'en fait Klinkenberg dans ces lignes, la rhétorique occuperait par rapport à la sémiotique une place ancillaire, quoique « privilégiée ». Il n'est pas sûr que le privilège fasse passer l'ancillaire ni que la place ainsi assignée à la rhétorique satisfasse tous les rhétoriciens, ne fût-ce qu'au nom du droit des disciplines à se gouverner elles-mêmes. Dont acte, mais sans force rédhitoire. Le point de vue adopté ici sera bien celui de la sémiotique, et de la rhétorique *par rapport* à la sémiotique.
- 3 Du reste il est certainement permis de lire, entre ces lignes, la place que l'intéressé accorde aux recherches qu'il mène depuis plus de quarante ans au sein du Groupe μ . La

rhétorique du Groupe μ s'est en effet signalée, dès la fin des années 60, par une inscription enthousiaste dans la mouvance structurale. Et, si Klinkenberg a depuis lors développé une théorie originale², il l'a fait dans le cadre d'une science générale du langage qui a reçu avec Hjelmslev, Morris et Eco le nom de *sémiotique*. Le *Précis* dont est extraite la citation ci-dessus a d'ailleurs bien pour objet la *sémiotique générale*, la rhétorique étant traitée dans un chapitre en partage avec la pragmatique. Un tel voisinage est révélateur : la rhétorique, à l'instar de la pragmatique (selon Morris), semble devoir supposer que les signes ont pu d'abord être décrits de façon systématique, afin de les aborder ensuite en fonction de leur usage. Cette description en deux temps n'est pas sans conséquence dans les travaux du Groupe. Elle innerve en particulier le *Traité du signe visuel*, sous-intitulé *Pour une rhétorique de l'image* (Groupe μ : 1992) : où l'on voit qu'il est besoin d'abord d'établir le système de l'image (et l'on sait désormais que ce système est double : plastique et iconique), sa syntaxe et sa sémantique, avant que l'approche rhétorique, seule initialement visée par le Groupe μ , puisse s'accomplir.

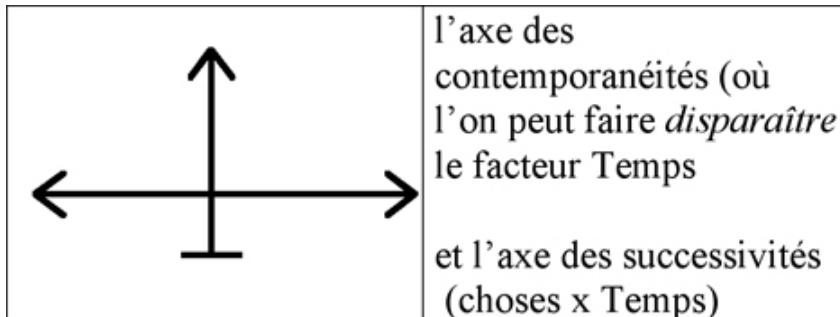
- 4 Cependant, au-delà de travaux personnels et collectifs, c'est bien pour l'ensemble des recherches en sémiotique que le rapport proposé par Klinkenberg entre rhétorique et sémiotique devrait convenir. Il s'ajuste assez bien, en tout cas, à la distribution des objets qu'opère la linguistique générale depuis Saussure : à la linguistique (et à la sémiotique), la *langue* et autres systèmes de signes ; à la rhétorique (celle des figures comme celle de l'argumentation), la *parole* et son avatar contemporain, le *discours*³.
- 5 Il y a certainement matière à interroger la double correspondance qui se propose ici entre la sémiotique et le système, d'une part, la rhétorique et le discours, d'autre part. Peut-on tenir à l'endroit du couple langue / parole les justifications avancées par Klinkenberg pour établir le rapport entre sémiotique et rhétorique ? Par ailleurs, ce que Saussure, ou la *doxa* théorique en linguistique, affirment du couple langue / parole, ou du couple système / discours, est-il transposable au rapport sémiotique / rhétorique ?
- 6 Toutefois, c'est par le biais d'un autre couple notionnel que l'on cherche, dans ce dossier, à raisonner le rapport entre sémiotique et rhétorique, celui de la *valeur* et de la *variation*. Tâchons, pour commencer, de l'articuler avec le couple transitionnel système / discours. La possibilité d'une homologation de la valeur avec le système ne fait pas difficulté. On la trouve à la source de la linguistique générale, chez Ferdinand de Saussure, largement attestée dans les manuscrits. L'homologation est telle que la valeur y est le plus souvent tenue pour le caractère définitoire du système et vice versa, ainsi que le révèle le passage suivant :

[...] la Valeur (*ipso facto* : système de valeurs, car toute valeur implique un système de valeurs) (Saussure 2002 : 332).
- 7 *Variation* ne connaît pas dans le vocabulaire saussurien le même privilège que celui de valeur. Il y apparaît, néanmoins, avoisinant des termes tels que *cas particulier*, *changement*, *diversité*, dans le sens que nous cherchons à lui assigner, à savoir comme un caractère inhérent à la parole. Il importe en outre que la variation n'atteigne pas seulement l'aspect matériel du discours mais également le sens qu'il manifeste, comme ce passage en atteste :

[...] le sens peut varier d'une manière infinie sans que le sentiment de l'unité du signe soit même vaguement atteint par ces variations (Saussure 2002 : 50).

- 8 Enfin, une note manuscrite se fait particulièrement éclairante du fait qu'elle articule les deux notions visées. Comme elle introduit parfaitement à notre problématique, je la cite *in extenso* :

La vérité vraie est que même les sciences qui s'occupent de *choses* auraient avantage à marquer plus complètement la différence entre les deux axes où existent les choses.



Quand on arrive aux sciences qui s'occupent de *valeurs*, la distinction, qui n'était que presque facultative jusque là, devient une nécessité théorique et pratique de premier ordre. On peut dès cet instant mettre au défi qui que ce soit d'établir une science nette hors de la séparation des deux axes. Quand on arrive, troisièmement, aux sciences qui s'occupent, non plus de la valeur ayant une racine dans les choses, <mais> de la valeur *arbitrairement fixable* (sémiologie), = signe arbitrairement fixable (linguistique), alors la nécessité de distinguer les deux axes atteint le dernier maximum, vu que, même par simple évidence *a priori*, ne vaut que ce qui est instantanément valable.

Toute valeur a deux côtés comme le signe linguistique. Tant que cette valeur a, au moins par un de ses côtés, une racine dans les choses, par exemple fonds de terre Z

50 000 francs

Valeur : par rapport au franc, il est encore relativement possible de la suivre dans le temps avec les variations de sa valeur, et sans oublier que la contre-valeur (50 000 fr.) varie à son tour de valeur, selon les états d'abondance de l'or, etc. Mais tout cela garde une valeur finale de par les choses, et ne peut le plus souvent dépasser une certaine limite.

Au contraire dans l'association constituant le signe il n'y a rien depuis le premier moment que deux *valeurs existant en vertu de l'autre* (arbitraire du signe). Si l'un des deux côtés du signe linguistique pouvait passer pour avoir une existence en soi, ce serait le côté conceptuel, l'idée comme base du signe. (Saussure 2002 : 333).

- 9 Dans cette note préparatoire pour le 3^e cours de linguistique générale (1910-1911), Saussure distingue trois champs scientifiques en fonction de leur rapport au concept de valeur : le champ des sciences qui n'entretiennent aucun rapport nécessaire avec la valeur (mais seulement aux choses) ; un second champ est constitué par les sciences qui font état de valeurs en référence aux choses et, un peu avant dans la note, Saussure mentionne comme exemple l'économie politique ; le troisième champ est celui des sciences dont l'objet est entièrement constitué par ces valeurs mêmes ; tel est le cas de la linguistique et de la sémiologie.
- 10 Le concept de variation est allégué, dans l'avant-dernier paragraphe cité, en rapport avec les sciences appartenant au deuxième champ : le prix de la terre (sa valeur) varie dans le temps selon l'offre et la demande ; la valeur de l'argent varie également avec le temps, selon le taux d'inflation ou de déflation ; mais, suppose Saussure, le ratio entre

ces deux valeurs n'est pas arbitraire, sa limite est déterminée par la valeur « finale » propre à la terre (en termes de rendement agricole, d'emplacement, etc.).

- 11 Il est indubitable que le concept de variation s'applique également au troisième groupe de sciences, le champ sémiologique et linguistique, dès lors que ces sciences ont nécessairement affaire avec le temps et qu'il y a également une nécessité à considérer les variations des valeurs dans le temps indépendamment du rapport des valeurs entre elles. Suivant l'axe des successivités dans le temps⁴, les valeurs sont véhiculées à travers la parole, par les discours, tenus pour des *choses* linguistiques et sémiologiques ; c'est donc bien en rapport à la parole et au discours que le concept de variation intervient dans la description.
- 12 Ici toutefois surgit un problème au moins théorique. Si les valeurs peuvent être considérées indépendamment du facteur Temps, en quoi le rapport qui s'établit entre les valeurs dans le signe linguistique peut-il être *arbitraire* ? Dans le paragraphe relatif aux valeurs économiques, on remarque en effet que si les valeurs ne peuvent pas être considérées pour arbitraires c'est parce qu'en dépit de leurs variations elles prennent racine, au moins pour l'une d'entre elles (la valeur de la terre), dans les choses (la terre elle-même), et ces « choses » sont tenues pour *invariables*. Ainsi, de prime abord, on ne voit pas du tout à quoi peut tenir l'arbitrarité du signe linguistique si ce n'est, précisément, au fait que ses valeurs varient. Certes, cette variation *s'explique* par le facteur Temps. Mais, considérer les valeurs indépendamment de ce facteur – ce qui est « une *nécessité théorique et pratique de premier ordre* » –, implique-t-il qu'on les considère également sans variation ?
- 13 Avant d'en venir à ce problème qui, de fait, est celui qui va nous occuper, revenons un instant à la citation de Klinkenberg mise en ouverture. Dans cette citation, il semble que Klinkenberg réponde à la question posée. Si la rhétorique est « la partie créatrice », produisant de « nouvelles relations », le « composant évolutif » permettant au système de « rester dynamique », il faut supposer que le système sémiotique est, quant à lui, non créateur, déjà là, inerte et statique. Mais cette réponse ne résout pas véritablement le problème posé, elle ne permet que de l'aborder autrement. Si le système est inerte et statique, en quoi ses unités se distinguent-elles des *choses* ? En fonction de quoi des unités définies par des *relations* (ce qui est leur mode d'être dans un système) sont-elles susceptibles d'être arbitraires si ces relations sont invariables ? Qu'est-ce qui fait leur arbitrarité ? Saussure, dans le dernier paragraphe du passage cité ci-dessus, évoque la possibilité de prendre le concept comme base du signe. Il est certain que bien des linguistes, et nombre de sémioticiens, ont opté, sciemment ou non, pour cette possibilité. Pour Saussure, toutefois, cette possibilité n'en est pas véritablement une : ce n'est qu'une illusion que l'on se donne pour appréhender le signe linguistique, qu'une manière de le faire « passer pour » ce qu'il n'est en aucune manière. Tout se joue dans ce mirage : à la fois la réalité du signe et le désir qu'on a pour qu'il soit autre.
- 14 Nous allons à présent tenter une traversée dans le corpus saussurien à la recherche d'une variation proprement sémiotique, une variation *dans le système de la langue* et non plus seulement dans les successivités du discours.

2. Relation, différence et variation

- 15 Saussure affirmait qu'il n'y a pas de problème plus difficile et plus délicat en linguistique que celui de la *définition des unités* (cf. Saussure 2002 : 26). Et l'on comprend

la difficulté de cette opération si la nature de l'unité linguistique est d'être *relationnelle*, c'est-à-dire en relation avec d'autres unités. Le terme même de *relation* demande à être questionné. Chez Saussure, les relations entre les unités dans le système sont parfois évoquées mais, plus massivement, ce sur quoi le linguiste genevois insiste, c'est sur la nature *différentielle* des unités.

- 16 La nature différentielle du signe linguistique est un des thèmes majeurs du manuscrit *De l'essence double du langage* (1891), ressassé sans qu'en aucune page apparaisse la pensée définitive de l'auteur sur la question. Je laisse à la sagacité du lecteur le commentaire des passages suivants où s'illustre la nature différentielle du langage.

Assez important :

La *négativité* des termes dans le langage peut être considérée *avant* de se faire une idée du *lieu* du langage ; pour cette négativité, on peut admettre provisoirement que le langage existe hors de nous & de l'esprit, car on insiste seulement sur ce que les *différents termes* du langage, au lieu d'être différents termes comme les espèces chimiques, etc., ne sont que des *différences déterminées* entre des termes qui seraient vides et indéterminés sans ces différences (Saussure 2002 : 64).

[...] il semble que la science du langage soit placée à part : en ce qu'elle n'a <que les objets qu'elle a> devant elle aucune espèce de d'objet ayant une existence n'ont jamais de réalité *en soi*, ou à part des autres<objets à consid[érer]> ; mais n'ont <absolument> aucun autre substratum à leur <réalité> existence <existence même laquelle consiste> que le fait même de leurs <autre que> <hors de> opposition constante <simple[men]t dans le fiat de leur différence ou plutôt de leurs différences des <même>, <ou-en>> *LES différences* de t[ou]te espèce auxquelles qu'elles qui s'attachent pour l'esprit que t[ou]t l'esprit trouve moyen d'y d'attacher à cette <LA> différence fondamentale : mais sans que l'on sorte jamais <nulle part> de cette donnée négative, de la différence fondamentalement négative et irrémédiablement <à tout jamais> négative, de la DIFFÉRENC[e] de 2 termes, et non des 2 propriétés d'un terme [...] (Saussure AdS 372, f. 129^s [cf. Saussure 2002 : 65]).

<Comme> il n'y a <dans la langue> aucune *unité* <positive> (de quelque ordre et de quelque nature qu'on l'imagine) qui repose sur autre chose que des *différences*, en réalité ces <l'>unités sont est toujours imaginaire, la différence seule existe (Saussure 2002 : 83).

On ne se pénétrera jamais assez de l'essence purement négative, purement *différentielle*, de chacun des éléments linguistiques <du langage> (absolument quelconques) auxquels nous accordons précipitamment *une* existence (Saussure 2002 : 64).

- 17 Ces passages sont passionnants à lire en ce qu'ils conservent la trace d'une pensée en acte, avec toutes ses objections, ses repentirs, ses reprises, ses obsessions. Si nous repartons, pour les lire, des termes *relation* et *relationnel* et que nous les confrontons à ceux de *différence* et de *différentiel*, quelles distinctions pouvons-nous faire ? Eh bien, le terme de *relation* suppose une existence préalable des unités avant leur mise en relation ; il fait même davantage : il fait supposer que les unités en relation les unes avec les autres peuvent au fond toujours se réduire à des relations entre *deux* unités. Si l'unité A est en relation avec les unités B, C, D, cela signifie que A a une relation avec B, une deuxième avec C, une troisième avec D. Dans la différence, en revanche, une unité peut trouver à se différencier d'autres unités sans qu'on ait à rendre celle-ci distinctes. L'unité A *diffère* des autres, simplement en ce fait qu'on peut l'isoler. Le concept d'unité est encore ici présupposé par rapport à celui de différence, mais au moins, avec la différence, est-il permis de considérer une et une seule unité. Pour aller plus loin, il faut, comme Saussure nous y invite, admettre que l'unité elle-même est imaginaire : si seule doit exister la différence, alors celle-ci est un agent actif qui ne suppose plus

d'unité préalable à différencier d'autres unités mais elle « produit » cette unité par le seul fait de son action.

- 18 Le système d'une langue, selon Saussure, est de cet acabit. Il est entièrement constitué de *différences pures*. Dans des états postérieurs de sa réflexion, c'est-à-dire au moment de préparer son fameux cours (qu'il va donner trois fois à partir de 1907), il va arriver que Saussure substitue au terme de *différence* celui de *valeur*. C'est ainsi qu'à l'entrée du chapitre IV de la deuxième partie du *Cours de linguistique général*, consacrée à la linguistique synchronique, on trouve la formule, forgée par les éditeurs sur la base des manuscrits, selon laquelle « La langue ne peut être qu'un système de valeurs pures » (Saussure 1916 : 155).
- 19 Comment interpréter cette substitution ? Selon l'usage ordinaire du mot, une *valeur* ne saurait être fixée une fois pour toutes ; ce qui fait la valeur d'une chose est toujours sujet à réévaluation, vers le haut ou vers le bas, en fonction (notamment) de la rareté ou de l'abondance de cette chose. La valeur, comme elle est associée à cette chose, instaure entre les choses un jeu de différenciation. *Différence* et *valeur* semblent donc faciles à associer. À partir de cet usage ordinaire, quelque chose dans la formule du *Cours* résiste pourtant à l'interprétation. Comment une valeur peut-elle être dite *pure* ? Si nous admettons qu'une valeur ne peut être fixée une fois pour toutes, si donc nous laissons à l'orbe des idées théoriques l'idée d'une « valeur absolue », que faut-il mettre dans une valeur pour qu'elle soit pure mais non absolue ? En fait, il faut y mettre rien moins que la plus grande découverte théorique de Saussure, découverte encore souvent méconnue, seul Hjelmslev ayant réussi à formaliser l'intuition du maître genevois, à savoir qu'une valeur *pure* entre nécessairement dans un système *hétérogène* où varient deux différentiels arbitrairement établis l'un par rapport à l'autre.
- 20 Supposons que l'on nous ait suivi jusqu'ici sur les trois points théoriques suivants :
- 21 1° par *relations fondatrices* d'unités dans un système, il faut entendre non pas des relations entre deux unités dont l'existence est préalable à celle du système mais bien des *différences*, ou de *la* différence, qu'une unité entretient par rapport à d'autres unités *a priori* non différenciées entre elles ;
- 22 2° que ces différences sont assimilables à des valeurs « pures » ;
- 23 3° que les différences ou valeurs pures ne peuvent être maintenues comme telles que si le système qui les accueille est *hétérogène*.
- 24 Il reste alors, pour le problème qui nous occupe, à constater que :
- 25 4° dans un système hétérogène la valeur ne peut en aucune manière se distinguer de la variation ; ce sont l'une comme l'autre des devenirs de la différence ;
- 26 5° en conséquence, un système de valeurs pures est également un système de variations pures ; il ne saurait rien y avoir de statique dans un tel système.
- 27 Avant d'en venir à ces deux points théoriques, prenons le temps de donner quelque vraisemblance empirique à ce système. N'oublions pas en effet que le système ainsi défini est censé rendre compte de la langue comme de toute réalité sémiotique. Nous examinerons deux cas, l'un emprunté au domaine visuel, l'autre au domaine linguistique. Nous commencerons par présenter un contre-exemple, c'est-à-dire un exemple où l'on a affaire à des unités imaginaires et non purement différentielles, puis un exemple de valeurs pures sera donné.

- 28 *Couleurs.* — Le spectre des couleurs, du point de vue de son analyse physique, présente un continuum. Est-ce cela qui peut être défini par un système de valeurs pures ? Nous en doutons fortement. Il ne suffit pas de considérer que le vert s'arrête là où commence le bleu pour obtenir une valeur pure de vert. En fait, il y a bien une mesure d'onde moyenne correspondant au vert, et cette mesure d'onde, dans l'absolu, n'est pas dépendante de la délimitation du vert par rapport au bleu. Il ne suffit pas davantage d'évoquer l'existence de différents systèmes culturels de couleurs pour en faire des systèmes de valeurs pures. Si, par exemple, vous trouvez une langue qui ne fait pas la différence entre le vert et le bleu – ce qui est le cas du japonais – il n'empêche que cela même qui permet de dire qu'il n'y a pas de mot en japonais pour distinguer la couleur que nous, locuteurs français, distinguons entre vert et bleu se base sur l'existence d'une substance commune correspondant dans les deux systèmes linguistiques et sémiotiques aux couleurs bleue et verte. Le système des couleurs, ainsi compris, n'est donc pas un système de valeurs pures. Cependant, d'autres modes d'interprétation restent possibles et peuvent assurer que l'association des couleurs n'est liée à aucune invariabilité de substance. Prenez une vignette du *Little Nemo* de Winsor McCay.

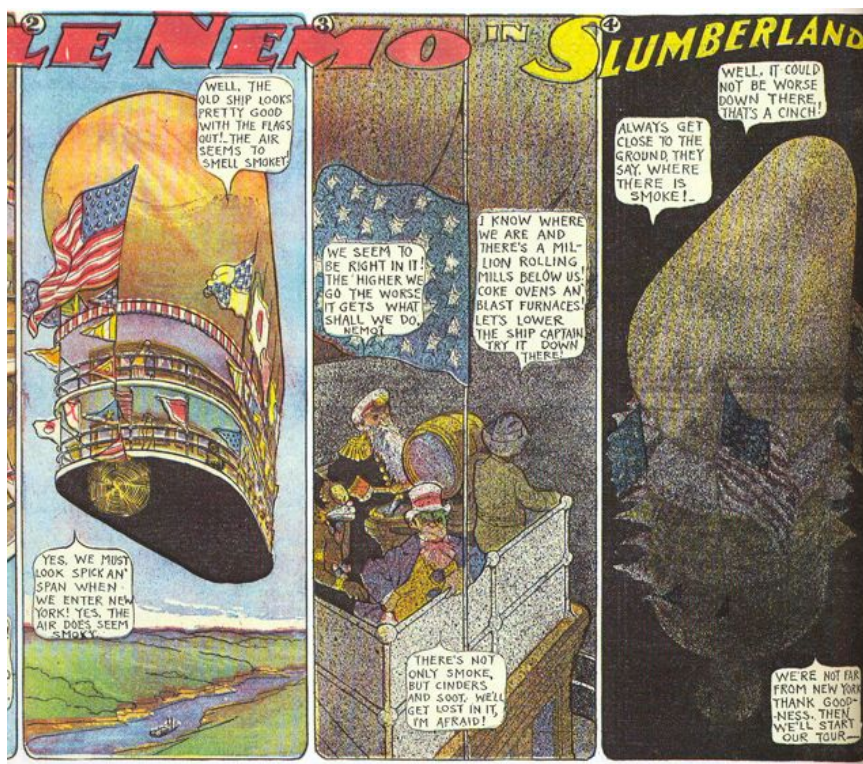


Fig. 1 : Winsor McCay, *Little Nemo in Slumberland*, 1910

- 29 Des cendres obscurcissent le dirigeable qui apparaissait encore en pleine lumière deux vignettes plus tôt. D'un certain point de vue (celui de la représentation perçue) cette vignette-ci est grise dans son ensemble. Cependant, d'un autre point de vue (celui de la diégèse), les couleurs du drapeau américain – le rouge, le blanc et le bleu – sont encore différenciées. En ce qui concerne le rouge, en particulier, si vous l'enlevez du contexte diégétique dans lequel il est manifesté, il est peu probable qu'on le perçoive jamais comme rouge ; il n'est rouge que dans le système des valeurs pures manifestées par cette bande dessinée. Ce système est arbitraire et hétérogène en ce qu'il procède d'un double classement : classement selon la perception, classement selon la signification.

L'« unité » que constitue le /gris/ n'en est pas une du point de vue de la signification ; de même, le semblant d'unité de la signification « rouge » n'est pas davantage avéré du point de la perception. La variabilité de ces valeurs n'est pas seulement dépendante des circonstances d'utilisation ; elle est *intrinsèque* au système qui soutient ces valeurs ; raison pour laquelle ces valeurs peuvent être qualifiées de *pures*.

- 30 *Phonèmes*. — On pourrait s'attendre à ce que le concept de phonème issu de la tradition structurale ait reçu une définition satisfaisante et qu'un large consensus se soit fait autour d'elle. Il n'en est rien⁶. Les dictionnaires se résignent du reste à concevoir au moins deux acceptions du phonème, l'une en phonétique, l'autre en phonologie, alors que l'introduction du concept de phonème avait été précisément motivée par la distinction d'une réalité phonologique distincte de la réalité phonétique. André Martinet, longtemps défenseur de ce concept en France, finissait par y voir une « hypothèse théorique » et un « concept utilitaire » (Martinet 1955 : 14 & 15). Il est vrai que si l'on ne se départit pas de l'hypothèse que le phonème est une unité linguistique (minimale) *dénuée de signification*, on ne peut pas chercher le soutien de son unité ailleurs que dans la substance sonore et auditive. Par exemple, dans *On n'a que des regrets*, le /k/ de *que* peut se sonoriser en /g/ par élision de la voyelle d'appui. Mais la variation laisse inchangée le point d'attaque du son (à savoir une poussée du fond de la langue sur le palais). Ce trait commun, basé sur l'articulation sonore, conserve un rôle dans leur perception langagière, et c'est ce qui fait que nous acceptons leur variation sans même, le plus souvent, en prendre conscience, de sorte qu'on ne saurait dire qu'entre /k/ et /g/ se joue une différence pure. En réalité, supposer qu'il existe des unités linguistiques « de première articulation », dénuées de signification, revient à hypostasier en tant que choses positives le système des valeurs pures de la langue. Les phonèmes ne sont nullement dénués de signification ; simplement ils sont associés, chacun de façon spécifique, à *toutes* les significations possibles. C'est ce qui permet d'admettre que [o] puisse, dans certaines zones de la francophonie (en Nouvelle Ecosse ou en Picardie, par exemple), être associé à la signification de *pas* dans *Je peux pas* ; ou encore que [i] puisse, dans les couches populaires anglophones, être associé à la signification de *myself*. L'important, là encore, est de maintenir un système hétérogène, où toute association d'un phonème avec une signification est tenu pour arbitraire (au sens où : il peut en être autrement). Ces variations phonologiques se situent-elles en dehors du système ? Seulement si on prend pour référence pour ce système une variété standard du français ou de l'anglais. Sans postulat normatif, le système entérine simplement des valeurs phonologiques pures, associées de façon arbitraire et hétérogène aux significations.

3. Un système hétérogène

- 31 À présent que l'on sait à quoi s'applique un système de valeurs pures – à savoir à n'importe quel système sémiotique –, il reste à le concevoir d'un point de vue théorique. Nous avons vu en effet que, selon Hjelmslev, les valeurs pures ne pouvaient être telles que dans un système hétérogène. La possibilité de cette proposition, à partir des réflexions théoriques énoncées, avec bien des hésitations et sans qu'elles y aboutissent complètement, par Saussure, est mise en doute dans un travail théorique récent d'Estanislao Sofia (2010) consacré au concept de valeur pure⁷. Pour ce dernier, il est impossible qu'un système de valeurs pures soit hétérogène, alors qu'au contraire il

me semble indispensable qu'il le soit si l'on tient à ce que les valeurs soient et demeurent « pures », c'est-à-dire purement différentielles, sans positivisation vers une unité illusoire qui secondariserait la différence sous forme de « relation » entre deux unités. Le mode graphique qui soutient l'argument de Sofia me paraît adéquat au caractère démonstratif. Aussi vais-je le reprendre, en résumant d'abord la position théorique soutenue par Sofia, en la réfutant ensuite, pour finalement proposer sur le même mode graphique mes propres motifs démonstratifs.

Soit un système à 4 termes – A, B, C, D – qui seraient définis par leur co-existence même, de façon purement différentielle, selon des rapports tous de type a) que les termes entretiendraient deux à deux.

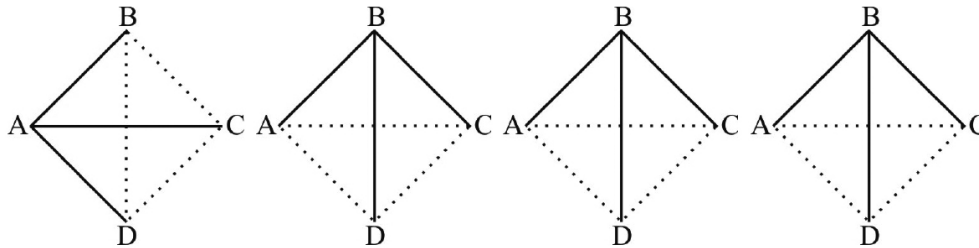


Fig. 2 : Sofia 2009a : 23

- 32 Comment, se demande Sofia, de l'hétérogène pourrait-il se glisser là-dedans ? Cherchant à suivre les suggestions de Saussure, Sofia envisage d'abord d'adapter ce système au schéma saussurien du signe. Il conçoit ainsi qu'au premier type de rapports établis entre les termes s'ajoute un second, dit rapport b), que A pourrait entretenir avec (B, C, D). Ce rapport b) serait posé comme hétérogène par rapport aux rapports a) que le terme A entretient avec B, C & D pris chacun séparément.

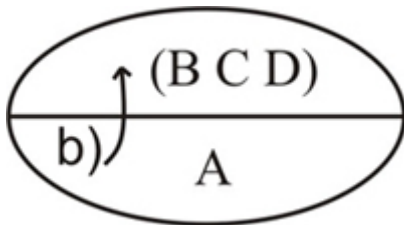


Fig. 3 : Sofia 2009a : 24

- 33 Mais, objecte Sofia à juste titre, ce rapport b) n'existe pas indépendamment des rapports a). Il est illusoire, ou du moins n'est-il en aucun cas différenciable de la somme des rapports a). Il ne saurait donc assurer l'hétérogénéité du système.

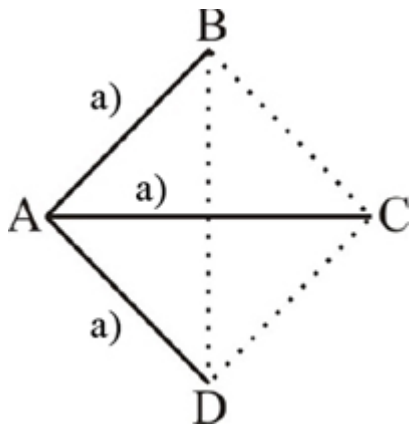


Fig. 4 : D'après Sofia 2009a

- 34 Sofia envisage alors, selon une autre suggestion saussurienne, de dédoubler le système tout entier.

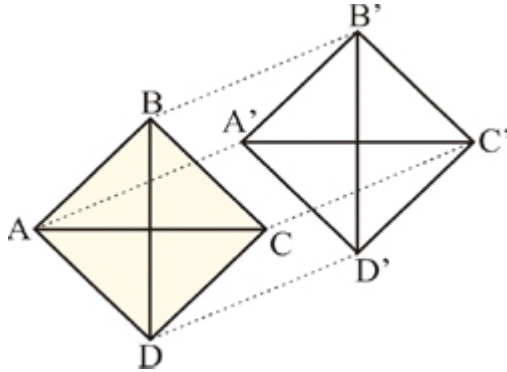


Fig. 5 : Sofia 2009a : 27

- 35 Mais, là encore, s'il ne faut prendre en considération que des différences pures, il est clair que chaque unité dédoublée entretient avec les unités du système d'origine exactement les mêmes rapports que ces dernières entre elles. Autrement dit, ce schéma se résume à des rapports de type a) et pourrait dès lors être reconfiguré de la façon suivante :

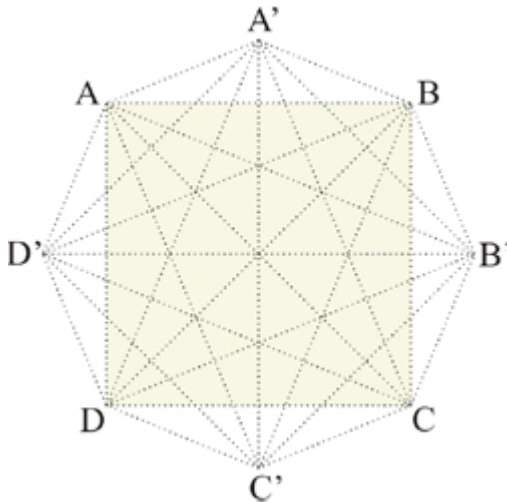


Fig. 6 : Sofia 2009a : 30

- 36 Ainsi, même après avoir fouillé les ressources théoriques suggérées par Saussure, Sofia ne reconnaît aucune manière de concevoir l'hétérogénéité d'un système purement différentiel, ce qui le conduit à conclure qu'un « système hétérogène de valeurs pures » est un concept paradoxal.
- 37 J'en viens à mon objection. Elle vise la conception du *système* mise en œuvre par Sofia dans ses schémas. Au fait, elle est toute simple. Comment sait-on qu'un système de *différences pures* contient *quatre* unités, et pas trois ou cinq ? Dans les schémas qui sont proposés dans la Fig. 1, il n'est aucun besoin de la coexistence des autres unités B, C, D pour connaître l'unité de A, car 1° cette unité a été baptisée « A », 2° elle a un site qui ne dépend pas entièrement de la position des autres unités. Autrement dit, dans ces schémas, le concept d'unité est donné avant, ou indépendamment, de celui de différence. Reprenons l'exemple du spectre des couleurs. Est-il possible de le concevoir sous la forme du système présenté par Sofia ? On l'envisage aisément en effet, sans

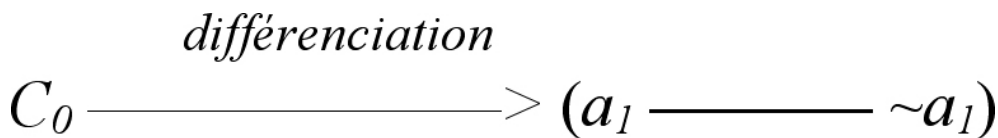
avoir à nommer autrement les couleurs que sous la forme A, B, C, D. Pour autant, ces couleurs ne sont pas définies seulement par le fait de leur coexistence. Sans doute les relations qu'elles entretiennent entre elles *participeront* à cette définition, notamment aux frontières. Mais, quelle que soit la zone du spectre délimitée par A, on sait déjà que la couleur représentée par ce A existe et qu'elle peut recevoir un fondement invariable, sans avoir à supposer l'existence des couleurs B, C ou D. Ainsi, un système où les unités sont comptabilisables ne saurait être un système purement différentiel.

- 38 Voici à présent le raisonnement graphique que j'avancerai pour soutenir la plausibilité d'un système hétérogène de valeurs pures. Un système de différences pures est nécessairement un système où la différenciation est un principe actif pour la constitution d'unités. De cette différenciation, on peut supposer qu'elle a pour propriété de rendre *pluriel* ce qu'elle différencie. À partir d'un donné absolument indéterminé – tel le continuum leibnizien ou le divers kantien – on distingue ou différencie quelque *a*. Soit :



Fig. 7 : Principe de différenciation

- 39 Si l'on se demande pour quelle raison la différenciation se représente, dans ce graphique, par deux branches, et non une seule, il suffit d'envisager que la différenciation du donné *C* laisse un reste, sans quoi quelque *a* ne peut pas être distingué de ce qui n'est pas *a*.



La Fig. 7 est donc en tous points semblable à la figure ci-dessous :

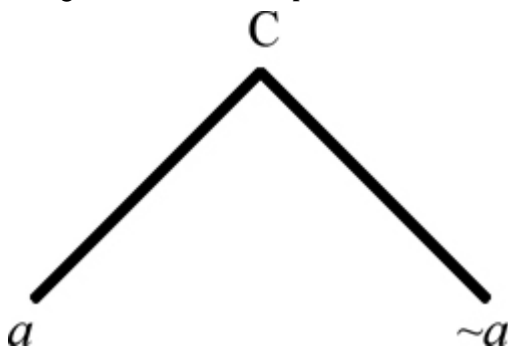


Fig. 8 : Différenciation de *a* et $\sim a$

- 40 Autrement dit, la différence entre *a* et $\sim a$ est entièrement *dépendante* de l'acte de différenciation commise sur *C*.
- 41 Cette différenciation peut être poursuivie sur *a* et sur $\sim a$, puis sur les dérivés de *a* et de $\sim a$ de façon absolument invariable.



Fig. 9 : Principe hiérarchique

- 42 Il en ressort qu'un système de différences pures n'est pas autre chose qu'une *analyse binaire*. Une de ses propriétés les plus fondamentales est d'être régi par un *principe hiérarchique*. Il n'y a pas de système purement différentiel qui ne soit pas une hiérarchie, c'est-à-dire une analyse binaire continuée.
- 43 À présent, demandons-nous si un tel système peut être hétérogène. Non seulement il peut effectivement être hétérogène mais en outre cette hétérogénéité garantit le dynamisme, c'est-à-dire la différenciation active et non pas réifiée en unités qu'on pourrait dénombrer. Par exemple, dans la vignette de McCay, ce qu'il y a d'hétérogène est qu'un même phénomène perçu puisse être tenu tantôt pour gris (de loin), tantôt pour rouge (de près, et selon la diégèse) ; de même, une même « couleur rouge » entrant dans la représentation du drapeau américain peut être manifestée par du /rouge/ (dans une vignette précédente) mais aussi par du /gris/. Ces associations sont hétérogènes parce que 1° la hiérarchisation offre toujours un *point de vue* sur les couplages d'éléments (ces éléments qu'on a pris l'habitude d'appeler un *signifiant* et un *signifié*) ; 2° que ces points de vue sont seuls capable d'assurer la valeur des éléments dans le discours.
- 44 Un exemple linguistique simplifie nécessairement les données empiriques, car l'hétérogénéité d'un système tel qu'une langue atteint un niveau de complexité qui dépasse les possibilités de la description – nous reviendrons sur cette difficulté particulière dont les conséquences épistémologiques sont rarement appréciées. On veillera donc à prendre l'exemple suivant pour ce qu'il est. Soit la distinction perçue entre [bo] (*beau*) et [bɛl] (*bel-le*). Elle est perçue comme régulière, indépendante des contextes discursifs : [bo] désigne une qualité assignée à un objet non sexué ou à un sujet mâle, tandis que [bɛl] peut être assigné à un objet non sexué comme à un sujet mâle ou femelle. Si l'on représente les valeurs associées à ces adjectifs, il faut considérer un système hiérarchique où, tantôt, la sexuaction n'est pas prise en compte (puisque [bɛl] s'applique aussi bien à un mâle qu'à une femelle, à un homme aussi bien qu'à une femme), tantôt, elle est prise en compte comme valeur de différenciation. L'hétérogénéité permet ainsi à un couple de différences perçues d'être dépendant non pas d'un autre couple de différenciation mais bien d'une catégorisation, c'est-à-dire d'une différenciation hiérarchisée. La hiérarchisation est profondément dynamique car même si, à un niveau de régularité qui n'est nullement le fait du linguiste mais qui appartient en propre à tout locuteur, [bɛl] peut être assigné à n'importe quel substantif excepté ceux de genre masculin commençant par une consonne, il est clair en revanche que dans le discours il acquerra une valeur particulière, soit « non sexué », soit « femelle », soit encore « mâle ». C'est à cela qu'on voit que le système est dynamique – car il n'y a qu'un seul système mais les valeurs y varient, intrinsèquement, le système n'offrant que des points de vue permettant de hiérarchiser les éléments à partir desquels ces valeurs sont manifestées dans le discours.
- 45 Récapitulons. Nous avons vu comment la différence fonde les éléments d'un système. Ceux-ci permettent d'établir des valeurs selon un principe dynamique et hétérogène, principe qu'on peut appeler *principe de différenciation*. Un système ainsi conçu s'applique

d'abord aux réalités linguistiques. Dès Saussure, d'autres applications sont prévues, la réalité empirique à laquelle est associée un système étant souvent désignée depuis sous le terme générique de *sémiosis*. Par le mode de démonstration qui a été choisi, le concept de valeur a été intimement associé à celui de variation. Une valeur n'est pure que dans la mesure où elle est intrinsèquement variable, les points de vue étant nécessairement multiples en raison de la hiérarchie de l'analyse.

- 46 À ce stade, on ne reconnaît plus de distinction significative entre les concepts de valeur et de variation. Nous perdons ainsi le moyen de spécifier la sémiotique et la rhétorique au moyen de ce couple terminologique, qui peut être versé intégralement, dans la conception saussurienne, du côté de la langue et de son approche sous forme de système. Nous sommes par ailleurs désormais instruits que tout postulat d'existence d'un système comme entité homogène et statique est anti-saussurien (et *a fortiori* opposé à la théorie hjelmslevienne du langage). C'est le dynamisme et la variation qui spécifient le système des valeurs linguistiques ; et c'est en fonction d'une variabilité pure qu'est fondée l'arbitrarité des valeurs face aux « choses », celles du monde empirique comme celles du supposé monde intellectif (le monde des concepts).

4. Les règles, les représentations et les normes

- 47 Ce constat d'échec ne doit pas nous faire pas renoncer à chercher un moyen de spécifier la rhétorique par rapport au sémiotique. Après tout, les domaines où intervient traditionnellement la rhétorique sont relativement identifiables : les tropes et autres figures, les procédés de l'argumentation (persuasion et séduction, conflit et objection, etc.), à quoi on peut également adjoindre les moyens d'expressivité (le pathos et le domaine des modalités axiologiques). Je voudrais à présent m'efforcer de montrer en quoi ce sont, dans tous les cas, des domaines *marqués*, où des règles spécifiques sont appliquées, en ce compris des métarègles circonscrivant les diverses possibilités de jouer avec les règles ; et que ces règles dont dépendent les domaines rhétoriques ne relèvent pas directement du système de la langue mais bien de représentations sociales relatives aux genres et aux discours.
- 48 L'art rhétorique est un art de la *parole* et du *discours*, non de la langue. Aussi le rapport de la rhétorique à la sémiotique passe-t-il forcément par une résolution du rapport de la langue à la parole. À cet égard, il n'est pas surprenant que la rhétorique soit voisine de la pragmatique. Toutes deux s'attachent aux « mises en discours », aux règles et aux formes qui procèdent à la parole elle-même. Il en est de même, quoique à un autre niveau de généralité et selon d'autres réquisits méthodologiques et épistémologiques, de la linguistique de l'énonciation et de l'analyse du discours. Ces secteurs disciplinaires étudient chacun à leur manière des avatars de la parole⁸, parfois en complémentarité avec la « linguistique de la langue », parfois aussi en opposition théorique avec elle. L'examen qui nous a occupé jusqu'ici est un cas d'opposition théorique : définir la rhétorique comme la partie dynamique du système, c'est admettre que le système, dans la description sémiotique, soit non dynamique (mais au contraire stable, inerte) ; or, si l'on retient l'enseignement de Saussure (ce qu'on n'est évidemment pas obligé de faire, bien des linguistes s'en sont passés et s'en passent encore), le dynamisme (des valeurs pures, variant dans un différentiel hétérogène) est inhérent au système ; la possibilité d'un partage entre système et composant évolutif, distribué entre la sémiotique et la rhétorique, est ainsi rendu caduc.

- 49 Toutefois, un tel différend théorique n'est pas nécessairement radical et irrévocable. Dans la citation de Klinkenberg prise comme point de départ, il reste une piste de réflexion à exploiter à propos des *règles* supposées appartenir au système ; c'est celle que j'emprunterai, sans pousser très loin l'investigation.
- 50 En fait, un système de valeurs pures ne saurait accueillir de règles. On peut sans doute y enregistrer des régularités, encore ces régularités n'ont-elles pas valeur de lois ; ce sont des régularités statistiques. Si, par exemple, l'on doit étudier la corrélation entre une couleur et son expression sensible, ou les manifestations sonores de *a* dans *pas*, ou encore la répartition des signifiés liés à [bɛl], on ne peut le faire qu'en établissant au sein d'un corpus préétabli (c'est-à-dire par un sondage) des nuages des variations sensibles et intelligibles, puis en relevant le pourcentage de ces répartitions, exerçant de ce fait sur les données une certaine homogénéisation.
- 51 Le travail du grammairien n'est pas exactement de cet ordre. Même dans le cas où il entend rendre compte d'une communauté non marquée d'usages, même donc quand ce travail repose sur l'étude statistique, il consiste à établir des régularités sur la base des régularités linguistiques, c'est-à-dire des régularités de deuxième ordre ; il établit, par exemple, des corrélations régulières entre l'ensemble des couleurs et l'ensemble de leurs manifestations sensibles, ou entre l'ensemble des manifestations sonores de /a/ et la lettre graphique *a*, ou encore entre le système des sexuations et l'alternance suffixale [o] / [ɛ]. Ce faisant, le grammairien établit des *catégories*. Ces catégories n'appartiennent pas au système de la langue mais bien à l'effort de systématisation du grammairien, lequel cherche ainsi à donner une *description* du système linguistique. Une telle description n'a, disons-le nettement, rien de différentiel ; encore moins se veut-elle hétérogène. Elle est au contraire positive, stabilisée (en fonction de conventions méthodologiques) et réflexive. Elle offre, autant que possible, des règles à suivre. C'est là le but d'une connaissance construite par le grammairien dont les moyens sont *métalinguistiques* – et la notion de règle comme celle de catégorie font partie de ces moyens.
- 52 Il n'est pas que le grammairien pour établir de telles règles. Tout locuteur est amené, en son propre discours comme en ceux des autres, à éprouver le caractère réglé. Pour quel motif cette expérience ? Pour des motifs de connaissance ? Pas directement. Mais bien parce que la vie en société oblige elle-même au règlement des conduites selon des représentations. Ces représentations, que l'on qualifie parfois d'« épilinguistiques », échappent elles aussi au système de la langue car elles sont, en dépit de leur visée sociale, le fait des individus ; elles ne sont donc pas déposées dans le système des valeurs pures. Ainsi, pour un locuteur quelconque, il apparaît sans doute qu'il y a une corrélation marquée entre telle émission colorée et telle représentation de couleur (ce qui se décrit ordinairement comme la corrélation du /rouge/ avec « rouge » !) ; cela ne l'empêche pas d'interpréter correctement le drapeau américain lorsque celui-ci est tout en gris, et même d'y « voir » du rouge ; seulement, il ne retient pas cette interprétation comme une corrélation marquée. Semblablement, [bɛl] peut être marqué d'un signe d'appartenance au sexe féminin, quoique cela n'empêche pas de dire ni d'entendre, sans que le locuteur en paraisse autrement affecté, *un bel homme* ou *une belle table*. Ces marques sont des représentations, représentations énoncées, si on en presse le locuteur, sous forme de *règles* (définitions sémantiques, règles de syntaxe, de diction et d'orthographe). Les représentations épilinguistiques partagent en tout cas avec les catégories métalinguistiques les mêmes caractéristiques épistémologiques : elles sont

positives (elles désignent et rassemblent des « unités ») et réflexives (elles font retour sur la parole).

- 53 Il faut encore envisager un troisième acteur susceptible d'établir des règles de discours. Cet acteur pourrait se désigner, en suivant Michel Foucault, comme une institution de pouvoir. L'école, le droit (privé et public), les académies, mais aussi les théories et les méthodes, en sont des manifestations ordinaires. Une institution de pouvoir se base sur l'existence de règles discursives pour prescrire explicitement des *normes*. Si les règles sont des régularités de second ordre face aux régularités linguistiques, les normes sont, pour ainsi dire, des régularités de troisième ordre car elles attribuent aux règles des *formes* spécifiques d'expression. Elles *représentent* les règles dans ces formes, et dans ces formes seulement. De ce fait, elles présupposent et consacrent leur établissement, en quoi elles font montre de leur pouvoir. D'une certaine manière, on peut envisager que l'institution de normes rende les règles systématiques, qu'elle puisse, d'un ensemble de règles, faire un système de valeurs. Mais ces valeurs ne seraient plus données pour arbitraires ; elles s'ancrent dans la « chose » même⁹ – la Loi, la Raison, le Beau Langage, le Bon Usage, la Communication, etc.
- 54 Du travail métalinguistique du grammairien, établi à des fins descriptives, aux prescriptions normatives d'une institution de pouvoir, en passant par les représentations épilinguistiques du locuteur suscitées par les contraintes sociales, il n'y a pas de solution de continuité. La distinction entre le descriptif et le normatif, certes commode, ne repose sur aucune démarcation théoriquement fondée. Toute description opère par des sélections normatives qui tranchent dans la variation des valeurs linguistiques et, en retour, toute prescription suppose une description de ce sur quoi elle s'impose. Il existe bien en revanche une solution de continuité entre un système sémiotique et sa description : celui-là est purement différentiel et hétérogène tandis que celle-ci ne peut être que positive et s'efforce à l'homogénéité (*i.e.* à la non-contradiction et à l'exhaustivité)¹⁰.
- 55 La rhétorique peut témoigner de la versatilité existant entre description et prescription. Car elle est un *art* visant à certains effets, en même temps qu'elle se donne pour un *savoir* sur ces effets et sur les moyens d'y parvenir. Par rapport aux règles mêmes, l'art rhétorique est ambivalent. Il s'appuie sur les règles grammaticales, sur les représentations épilinguistiques comme sur les normes institutionnelles, et tantôt il renchérit sur elles, tantôt au contraire cherche à les secouer. En tous les cas, il affiche un certain dynamisme vis-à-vis des règles. D'où vient ce dynamisme ? Il ne peut venir que par une seule voie, celle de la praxis. L'art rhétorique, c'est la parole *en acte*.
- 56 Le rhétorique accuse ainsi, lui aussi, une certaine réflexivité. Il n'y a pas de rhétorique – toute la théorie du Groupe repose sur ce point – qui ne suppose une certaine *perception* de la parole en tant que telle. La vignette de McCay est-elle rhétorique ? Cela dépend d'abord de ma perception. Si ma lecture glisse sur les formes signifiantes sans s'y arrêter, elle ne l'est pas. Si je perçois l'expressivité de ce /gris/ mis là pour être interprété comme « rouge », je le reconnais pour rhétorique¹¹. Deux voies interprétatives s'ouvrent ? alors à moi : ou bien cet effet rhétorique renforce ma représentation du système des couleurs dans les bandes dessinées, et j'admire alors un savoir-faire, certes conforme à ma représentation, mais qui en exulte les potentialités (un « rouge » signifié par un /gris/) ; ou bien je le conçois comme une admirable invention qui m'oblige à admettre un « rouge » dans ce que je crois devoir pourtant reconnaître pour un « gris » ; dans ce dernier cas – assez hypothétique, convenons-en –

une règle est transgressée (à savoir la règle qui voudrait que « rouge » ne puisse être exprimé que par un /rouge/, selon une description parfaitement homogène du système des couleurs) et une norme est déstabilisée (celle qui octroie au drapeau américain des couleurs officielles). Et c'est la lecture des formes signifiantes de la vignette, éventuellement en relation avec des formes lues dans des vignettes antérieures, qui aura *prescrit*, pour moi, l'une ou l'autre de ces interprétations.

- 57 À l'encontre des activités métalinguistiques et épilinguistiques, la réflexivité que l'art rhétorique tourne vers les formes de la parole n'engage pas l'établissement de règles ou l'explicitation de représentations. Elle impose seulement le primat de l'ordre de la parole sur toute autre forme d'ordre. Dans l'art rhétorique, la parole, dans la singularité de son énonciation, a toujours « raison » ; elle est toujours « belle » ; elle est parfaitement « logique » ; elle a tous les droits. Elle ne confirme parfois que la stabilité des règles et des représentations existantes. Ou bien au contraire elle rompt avec l'attendu. Dans tous les cas, elle *prévaut*¹². Elle affirme sa valeur comme variation singulière. L'art rhétorique est l'art de cette prévalence de la parole, et la rhétorique, en tant que savoir, recueille les moyens de cette prévalence (d'où, notamment, la théorie des figures), ainsi que les effets qu'elle induit sur les interlocuteurs (d'où la typologie aristotélicienne des discours).

5. Conclusions

- 58 Saussure, pour marquer la différence entre les valeurs du système et les unités de langage, emploie une opposition sémantique plongeant dans les fondements épistémologiques, sinon dans l'ontologie même : les valeurs sont dites *négatives*, tandis que les unités sont *positives* (cf. citations *supra*). Entre langue et parole, il y a donc un abîme implacable : la langue est un système d'entités négatives, alors que les usages de la parole, quels qu'ils soient, se rendent, vis-à-vis de ce système, positifs. La description de règles linguistiques est une parole qui rend compte, à des fins de connaissance, des entités de la langue. Les représentations de la langue par ses usagers ordinaires, également, imposent aux entités négatives des identités (*ça, c'est...*) et prétendent ainsi les fixer, pour le besoin de la communication ou par souci de leur propre identité. Enfin, les normes, en explicitant les règles, semblent aller jusqu'à dénier à la langue toute négativité par où pourraient s'immiscer des différences et s'attacher des valeurs imprévues.
- 59 L'art rhétorique dément l'effet induit par les normes. En lui se marquent des différences (dont rend compte la notion d'*écart* rhétorique), des variations circulent, des valeurs sont remises en jeu. Klinkenberg a raison de dire que l'art rhétorique est créatif et qu'il influe sur le tracé des règles de langage. Mais ce que révèle cet art est aussi ce qui le permet : un espace de différenciation inhérent à la langue elle-même, en-dessous des règles et des représentations qui recouvrent son système. Le rhétorique est cette puissance paradoxale : une réflexivité propre à la négativité du système de la langue. Une puissance contenue dans la langue qui à jamais la rend insoumise à toute norme et à tout règlement. Aussi la sémiotique et la rhétorique gagnent-elles à leur complémentarité. Leur seule science est *critique*.

BIBLIOGRAPHIE

- Badir, S. (1998), « Spécificité du rhétorique de Roland Barthes à François Rastier ». In M. Ballabriga (dir.), *Sémantique et rhétorique*, Toulouse : Éditions Universitaires du Sud, 59-79.
- Badir, S. (2001), *Saussure. La langue et sa représentation*. Paris, L'Harmattan.
- Fenoglio, I. (2009a), « Conceptualisation et textualisation dans le manuscrit de l'article "Le langage et l'expérience humaine" d'Emile Benveniste. Une contribution à la génétique de l'écriture en sciences humaines ». *Modèles linguistiques*, XXX-59, 71-100.
- Fenoglio, I. (2009b), « Les notes de travail d'Emile Benveniste : où la pensée théorique naît via son énonciation ». *Langage & Société*, 127, 23-49.
- Groupe μ (1992), *Traité du signe visuel. Pour une rhétorique de l'image*. Paris : Seuil.
- Hébert, L. (2006), « Les structures du signe. Le signe selon Klinkenberg ». *Signo*, <http://www.signosemio.com/klinkenberg/signo.asp>.
- Hébert, L. (2007), *Dispositifs pour l'analyse des textes et des images*. Limoges : Presses universitaires de Limoges.
- Jourdan, A. & St. (2010), « La définition scientifique du phonème ». *Knol* [en ligne] <http://knol.google.com/k/athena-jourdan/la-définition-scientifique-du-phonème#>.
- Klinkenberg, J-M. (1996a), *Précis de sémiotique générale*. Bruxelles : De Boeck.
- Klinkenberg, J-M. (1996b), *Sept leçons de sémiotique et de rhétorique*. Toronto : GREF.
- Martinet, A. (1955), *Économie des changements phonétiques*. Berne : Francke.
- Saussure, F. de (2002), *Écrits de linguistique générale*. Paris : Gallimard.
- Sofia, E. (2009a), « Sur le concept de "valeur pure" ». *Revista Letras & Letras* [Editora da Universidade Federal de Uberlândia, Brésil], 25-1, 13-38.
- Sofia, E. (2009b), *Le problème de la définition des entités linguistiques chez Ferdinand de Saussure*. Thèse de doctorat, Docteur en Langues et Lettres, Facultés Universitaires Notre-Dame de la Paix (Namur) & Université Paris Ouest – La Défense – Nanterre.

RÉSUMÉS

La sémiologie comme la rhétorique sont partagées entre leur désir de description et leur souci de fondement théorique. Cet article mène une enquête épistémologique à partir d'un certain nombre de concepts – valeur, variation, relation, différence, négativité, unité – dans le but de mettre en évidence des fondements susceptibles d'articuler la sémiologie avec la rhétorique

Semiotics, like rhetoric, is divided between the need for description and the need for theoretical foundations. This paper investigates from an epistemological point of view a number of concepts – value, variation relation, difference, negativity, unity – in order to highlight foundations that can articulate semiotics with rhetoric

INDEX

Mots-clés : Différence, Épilinguistique, Norme, Saussure, Système

Keywords : Difference, Epilinguistic, Norm, Saussure, System

AUTEUR

SÉMIR BADIR

FNRS - Université de Liège